

Trois histoires

Alice Méthot

Number 120, Winter 2009

L'espérance de vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Méthot, A. (2009). Trois histoires. *Moebius*, (120), 65–70.

ALICE MÉTHOT

Trois histoires

L'accident de chasse

Le chien aboie, des perdrix affolées s'envolent, mon père sacre et rabaisse son gun.

Chaque année, on remet ça. Chaque automne, ma mère nous fait des sandwiches baloney-Cheez Whiz, on « pack » le truck, on se corde mes frères pis moi sur la banquette arrière du pick-up, et chaque année, ça finit mal. Moi je le sais qu'on n'en mangera pas, de la viande de bois, cette année. Pas plus que l'année dernière ni que la suivante. C'est tout le temps la même histoire.

Il s'allume une clope, se tourne vers sa fille unique et lui demande si elle veut shooter pour le fun, tant qu'à y être. Mais moi, ça ne m'intéresse pas ces affaires-là. Je suis pas confortable dans mon kit de chasse, j'ai froid pis d'abord j'aime pas le son des coups de carabine. Je me demande pourquoi je peux pas rester avec les autres femmes au chalet à jaser autour de la truie. Je me demande quand est-ce que je vais devenir une femme pour qu'on me laisse enfin tranquille.

Mon père veut savoir si j'ai envie de tirer et moi je ne lève même pas le nez de mon livre, mon Comtesse de Ségur aux pages jaunies qui sent bon le vieux livre. Je ne lève même pas les yeux pour lui répondre un « Non merci » étouffé.

Alors mes frères se moquent de moi comme d'habitude. Ils me traitent de fif.

Mes imbéciles de frères me rappellent que si je me bougeais le cul pis que je sortais la tête de mes livres de temps en temps, je ne serais peut-être pas aussi grosse. Les deux grands tarlas se trouvent ben drôles; « hahaha, la grosse, haha! »

Le vieux aussi, il a de la misère à se retenir de rire de moi pis de mes barniques pis de mon gras de bébé. Mais il se retient, en bon père, pour montrer l'exemple. Il me dit juste de ne pas rester à terre comme ça, que si je reste là, je vais pogner des hémorroïdes.

En attendant la bête, mes frères se chamaillent. Le plus grand a une guedille qui lui pend au nez, l'autre rote, moi je rêve d'aristocratie française, de Sophie la malheureuse et du Général Dourakine. Je n'arrive pas à croire qu'on partage les mêmes gènes. Mais c'est vrai que c'est froid pour les fesses, par terre.

C'est à ce moment-là, à l'instant précis où je me lève, que je sens une chaleur en dessous, comme une vague toute collante qui m'éclate entre les jambes. Mon ventre se contracte, mes genoux tremblent, je pousse un cri et les yeux des trois gars sont tout à coup rivés sur moi. Pendant une seconde j'ai tellement peur de m'être pissé dessus, j'ai tellement peur de l'humiliation qui m'attend si vraiment j'ai pissé dans mes culottes, que je me mets à brailler avant même de savoir.

Mais ils ne rient pas de moi. Ils restent là, muets. La face du plus grand est pleine de morve, la carabine de mon père pendouille au bout de son bras qui pend lui aussi, la bouche grande ouverte du dernier lui donne un air de mongol, et les trois me regardent.

Finalement, le vieux décide qu'il est temps de rentrer. Il ordonne à mes deux frères de ramasser le stock et, visiblement embarrassé, il s'approche de moi. Il me prend par l'épaule, il évite mon regard embué de larmes et sa voix baisse d'un ton :

« Viens ma chouette, on va aller voir maman... Maman va savoir quoi faire. T'inquiète pas, maman va s'occuper de toute. C'est juste du sang, ma puce. Chut, pleure donc pas, c'est normal, à ton âge. »

La grosse escorte

Je suis partie vivre à Montréal pour y faire des études littéraires et je me suis déniché un boulot de caissière mal payé chez un disquaire de la rue Sainte-Catherine. Je ne parlais pratiquement pas un mot d'anglais, j'improvisais la plupart du temps. Mes patrons toléraient les maladroites de ma conversation, et à peu près n'importe quoi d'autre, en raison de mes gros seins et de ma tête de minette qui ravissait les clients. On disait même que j'avais de l'avenir dans le service à la clientèle.

J'ai sous-loué au printemps une chambre à la grosse Marie-Louise, dans un 4½ près du Carré Saint-Louis. Tous les soirs, en rentrant du boulot, je m'arrêtais chez Lafleur et je nous commandais des hot-dogs *steamés* mayo-chou, que nous mangions en buvant de la bière sur notre terrasse et en regardant déambuler le petit peuple du quartier. Je sortais de la banlieue et je me trouvais émerveillée par la quantité de mauvaise nourriture qu'on pouvait acheter pour presque rien à Montréal. J'étais cassée, mais heureuse.

Au contraire de moi, ma logeuse profitait bien de son petit commerce. L'annonce qu'elle publiait toutes les semaines dans *Le Journal de Montréal* promettait aux hommes une «Grosse femme gourmande et cochonne, des kilos de perversité».

Le cul rebondi de Marie-Louise était sa fierté et son gagne-pain. Sa poitrine gigantesque pendait en liberté tout le jour, ses cuisses frottaient l'une contre l'autre, elle régnait, gorgée de sucre et saucissonnée dans son babydoll, sur son petit univers immoral telle une icône de Botero.

Elle ne portait jamais de culottes, aussi il n'était pas rare de la surprendre les fesses en l'air, à quatre pattes sur le sol à nettoyer la saleté, en dévoilant davantage qu'on ne souhaiterait en voir. Mais je m'étais vite habituée à la compagnie de la grosse escorte.

Tous les soirs, Marie-Louise allumait une cigarette, débouchait une bouteille de Corona et me racontait ses histoires de cul.

Des maris adultères qui trompent leur femme amère dans ses bras obèses, de jeunes hommes distingués honteux

de préférer les grosses, des clients qui vénèrent sa chair voluptueuse.

De temps en temps, le nom d'un comédien fendant du Plateau tombait, quelques potins croustillants ou malheureux qu'elle ne chuchotait que pour moi: untel a de l'herpès, celui-là exige qu'on l'appelle Mononc'. Un homme très riche lui a offert un généreux supplément pour le simple privilège de le laisser lui enfiler des légumes dans la chatte.

Je rougissais, moi qui à vingt ans n'avais jamais eu que deux amants, moi qui de toute ma candeur rêvais d'amour pur et sans profit. Marie-Louise ouvrait alors un sac de chips et, la bouche pleine, se moquait de mon romantisme. Elle affirmait que ma naïveté était aussi vulgaire qu'une orgie de marins. Puis, elle me tendait le sac et m'ordonnait de manger plus. Elle montait sur sa chaise et, sa panse énorme en avant, clamait d'une voix théâtrale: « On sort avec les maigres, on rentre avec les grosses! » Et toutes les deux on riait en se gavant comme des oies jusqu'aux petites heures du matin.

Toutefois le temps de juillet nous assomma. Un ciel lourd de canicule pesait sur Montréal et Marie-Louise suffoquait. Sur le balcon, elle se faisait sécher à longueur de journée. Son visage dégoulinait, ses chevilles enflées la faisaient souffrir et à l'intérieur de ses cuisses se formaient des croûtes humides. Des auréoles de sueur sous les seins, la pute au sang chaud maudissait l'été.

Déprimée, elle ne faisait plus l'amour qu'à l'ombre. Alors que le journal météo promettait une ondée qui tardait à venir, Marie-Louise copulait sans joie.

Sa vigueur fondait au soleil. Pire, Marie-Louise perdait du poids.

Tandis que le smog s'abattait sur la ville et que Marie-Louise dépérissait, moi je voyais mes humeurs d'ordinaire transies s'échauffer. Partout les corps s'animaient, les cœurs s'incendiaient, les regards légers traversaient l'air lourd. Les peaux dorées se révélaient timidement, les hommes en sueur dégageaient des odeurs salées. L'hystérie des femmes qui mouillent sur Saint-Laurent, les rires qui explosent dans la gorge, les sandales où respirent les orteils, le spectacle de la faune surchauffée me fascinait.

Je ne me nourrissais plus que de cocktails aux fruits. Les nuits de canicule, lorsqu'il ne suffit pas d'être nue pour supporter la chaleur, je donnais à boire à des hommes mon sexe et ma bouche. Il me semblait qu'on m'avait mise au monde sous les Tropiques pour étendre ma rosée.

Les jours s'enchaînaient ainsi, moi animée de désirs colorés et Marie-Louise perdue dans son lit devenu trop grand.

Un matin que je caressais sa tête posée sur mes genoux, nos corps gisant dans l'air saturé, il m'apparut que mon amie, à mesure qu'elle perdait de sa lourdeur, se dépossédait de sa nature même. Le désespoir la rendait difforme. La volupté charnue qu'elle affichait plus tôt avec arrogance, sa féminité obscène ne furent dès lors qu'une enveloppe grotesque. Ses passions autrefois immorales ou caloriques lui devinrent hostiles, sa pudeur, désolante, son ennui, absolu. Ses clients cessèrent de demander ses services. Le règne de la grosse mourut avec l'été.

À l'automne, fauchée, je retournai vivre chez mes parents à Québec. J'ai su il y a quelque temps que Marie-Louise avait pris sa retraite de l'industrie. On raconte qu'elle vend des maillots de bain dans une boutique de la Place Versailles à l'air climatisé. Aujourd'hui que les gros sont maigres, les maigres, eux, ne jouissent plus.

Rigor mortis

Je n'aime qu'un seul homme, mort dans mon lit, et je continuerai à le baiser jusqu'au jour où il ne sera plus qu'un squelette. Je le sucerais jusqu'à la moelle, j'embrasserais ses paupières closes, je lécherais sa peau livide jusqu'à ce que ses viscères m'empoisonnent.

Il me suffit de respirer pour deux. C'est tout ce qu'il nous reste à faire, mon souffle soulevant nos deux poitrines, mon cœur battant nos rythmes. La solitude m'opprime et je respire, je respire et les heures passent. Je tire sur ma clope, j'expire la fumée en volutes qui me piquent les yeux. Rien ne nous atteint, nos corps gisent inanimés. Voilà déjà quelques minutes qui se sont enfuies sans nous. Voilà déjà tout un jour qu'il s'est tu. La vie passe ainsi, j'inspire et j'expire pour nous.

Engloutie sous mille couvertures de laine, son cadavre à mes côtés, je rêve aux collisions passées de nos corps. Encore maintenant, je ne pense qu'à le monter. Cent fois j'ai parcouru ses courbes vertigos et sa peau trouble de rêveries. Mais les promesses se sont éteintes au creux de sa main.

Ses muscles se sont raidis et son sexe désormais rigide me nargue. L'humeur vitreuse de ses yeux condamne mes envies. Je m'ancre à sa queue violacée, je l'immerge, l'abîme, mes doigts creusent sa bouche, j'enfouis ma main dans ses entrailles ébénies. De ma mouille, je lustre son ventre, je l'oins, je m'épuise. Lui demeure impassible et cruel.

Bientôt les mouches s'abattront sur nous. La faune des cadavres à l'air libre aura raison de mon amour. Je baise la charogne avec rage, son corps glacial pressé contre ma brûlure. Je fouille le creux de son épaule, le repli de son genou, la chute de ses reins. Je mords l'étoile tatouée à son bras, mon hostilité accumulée en satyriasis en guise d'obsèques. Je l'avais prévenu, il ne fallait pas partir. Je les lui avais racontés, les dangers qui l'attendaient s'il me quittait. Bientôt la décomposition de ses tissus nous trahira. Bientôt ses organes pourriront et nous serons démasqués. Déjà une tache sombre apparaît sur son torse, les larves s'agitent, la puanteur nous accable et les mycètes se répandent.

« Un-deux-trois, Soleil » chantent les enfants sous notre fenêtre et leur joie vient mourir au pied du lit. J'ai cru longtemps que l'amour, même lorsqu'il n'était pas partagé, apaisait la fureur. J'ai cru, candide, que l'amour suffisait au bonheur. Je n'aime qu'un seul homme, qu'il a fallu que j'abatte pour l'aimer encore, et je continuerai à le baiser jusqu'au jour où il ne sera plus qu'un squelette.